

Le train fantôme (X)

Éric Méchoulan

Number 18, Spring 2009

Dans les fleurs du tapis. Fictions au détail

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2574ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Méchoulan, É. (2009). Le train fantôme (X). *Contre-jour*, (18), 77–86.

Le train fantôme (X)

Éric Méchoulan

Au chapitre IX, cherchant par quel bout reprendre les fils dénoués de son illusoire investigation, notre protagoniste s'instruisait sur l'usage controversé et politiquement connoté du tiret cadratin, retirant de ses savantes lectures de précieux renseignements sur l'élitisme révolutionnaire du professeur Mechoulan — dont la vie et la mort apparaissent cependant des plus incertaines.

*

Après la pluie des derniers jours, une chaleur pénible s'était installée et la boue asséchée, mâchée par le soleil, s'effritait sous nos pas. Entre les maisons, le vent, ainsi qu'un serpent pris d'un tour de folie, tâchait de se mordre la queue. Nous passions dans la ville comme des cadavres que le croque-mort aurait oubliés. Cela nous évitait au moins de devoir arborer des badges d'hôpital ou des costumes d'Église. Je cherchais une idée pour nous en sortir, pour retourner cette enquête comme une crêpe, une idée courageuse et téméraire, qui ferait l'admiration de ma Cible favorite et de Protago, cette espèce de gros bourdon qui tournait autour de moi avec un

sifflement sourd avant de me piquer de ses questions ou de ses réparties, mais la seule idée qui me venait, l'idée d'un acte audacieux, différent de tout ce qui arrive sans cesse, dans ma cervelle sans jugeote, c'était d'aller acheter des cigarettes au bureau de tabac en bas de la rue — si tant est qu'il y reste des cigarettes, dont les stocks sont épuisés depuis si longtemps, ou un magasin, puisque les pillards sont passés par là, ou une rue, dans la mesure où les bombes ont tout fait sauter. Encore que nous arrivions justement dans un quartier un peu moins soigneusement détruit que celui autour de la Bibliothèque, un quartier de petites maisons jaunes et ocre, aux rues volontiers sinueuses, qui grimpaient doucement vers une sorte de couvent rectangulaire, quelques magasins ouverts offraient encore un peu d'espoir (à la place des aliments de première nécessité) et des personnes, pour la plupart en uniforme, comme des dévots en retard pour l'accession aux saints lieux, marchaient rapidement en longeant les murs. Montez jusqu'au couvent, c'est là que le gouvernement s'est réfugié, peut-être pourrez-vous avoir des nouvelles de votre Cible, de mon côté j'ai affaire, je vous rejoindrai plus tard, dit Protago en semblant s'évanouir dans son souffle et se fondre dans l'ombre de l'auvent violet d'une échoppe de cordonnier comme s'il cherchait soudain un autre corps où habiter. Je m'élevai avec lenteur vers quelques arbres fiévreux en bordure du long réfectoire du couvent qui avait dû devenir la salle de cérémonie du dernier gouvernement, des arbres pressés d'en finir, la nuque en sueur à cause des affres terroristes, abandonnés sous les doigts chauds de dieux absents et sous lesquels nulle ombre ne venait rafraîchir les passants. Sous les hauts murs dont le crépi brun partait par plaques, je ne sentais de moi que deux jambes avançant à un rythme régulier : pas de tête qui commandait, pas de cœur qui battait plus vite d'inquiétude, d'amour ou d'essoufflement, pas de regard qui examinait les alentours pour mieux choisir son chemin, rien que deux jambes un peu molles dans un pantalon vague dont il n'y avait vraiment rien à dire et qui, sans le savoir, gagnaient du terrain sur un invisible gibier. Une poterne s'offrit enfin au détour du mur, gardée par un jeune garçon arme à la main, à peine dix-huit ans, la casquette tourmentée par le vent. Je pensais qu'il allait me demander où je comptais aller, mais sans doute présuma-t-il que je savais moi-même ce

que je faisais et que je possédais à la fois de bonnes raisons et de légitimes droits pour descendre tranquillement l'escalier de pierre grise et pénétrer dans la nuit qui ouvrait ses ailes au bas des marches. J'hésitai un instant avant de poursuivre ma route le long d'un mur immense, comme lorsqu'on retient ses paroles sur le bord de ses lèvres de peur de faire un mal nécessaire à quelqu'un qu'on aime. Puis je continuai, m'aveuglant sur ce qui pourrait arriver. Une sorte de vide venait à ma rencontre. Cependant, au poste de garde suivant, je me heurtai à un quelconque officier qui, cette fois, ne paraissait pas vouloir me laisser passer sans arguments explicites et matérialisables dans des paperasses autorisées, me voilà bien ! Je me mis à évoquer Muysbrook, ma Mission secrète, l'injonction de l'Hippocampe noir, ou du moins essayai-je de glisser entre l'officier et moi cette série de bonnes raisons comme autant de paravents sous lesquels j'aurais pu m'introduire en haut lieu, mais au lieu de laisser se déployer les trésors de mon argumentation d'une voix sereine et posée, à ma plus grande stupéfaction, je ne pouvais que balbutier, bégayer, bafouiller des mots qui rechignaient à l'évidence à passer le cap de mes lèvres postillonnantes : le continent du langage brusquement mué en archipel de syllabes déjantées. Je n'ai pourtant pas dit le plus étonnant : le plus étonnant fut que l'officier altier perdit, lui aussi, de sa superbe lorsqu'il m'interpella de la même manière, exactement, crachotant des morceaux de mots hagards, comme si nous nous étions lancés tous les deux dans un concours d'hésitation, dans une joute de bafouillis, où celui qui trébucherait le plus souvent sur les termes les plus usuels bénéficierait d'un retour en deuxième semaine — il en eut l'air surpris, angoissé et, après de nouvelles tentatives, manifestement infructueuses, pour retrouver une élocution digne de sa fonction, de désespoir, il appuya sur une sonnette qui déclencha aussitôt la venue d'un corps de garde en armes entourant un supérieur hiérarchique dont le visage figé ressemblait à un poing prêt à frapper. Je voulus de nouveau m'expliquer, mais bafouillis et bégaiements continuèrent leur chemin sonore : d'habitude les paroles giclent des lèvres en morceaux épais, presque solides, elles roulent dans la vague des phrases qui en arrondissent les arêtes trop rudes et les abandonnent comme de petits galets sur la plage du sens, c'est qu'il est

tellement facile de parler, ça se met en place tout seul, des petits galets bien polis, tout à fait civilisés, qui ne dédaignent même pas l'écume sale des jours parce que, de toute façon, elle s'évapore et rien ne reste que du sens bien épais dans la bonhomie des galets gris, on s'y habitue à ce jeu depuis le temps que nous parlons, même si on rêve souvent de devenir muets, ou au moins bègues, quand on a des galets plein la bouche, impossibles à avaler et impossibles à recracher, des trucs compacts qui roulent entre les dents et que le temps seulement parvient à user (en attendant, c'est un petit jeu qui a l'air de n'engager à rien : ce n'est pas parce qu'on dit Tue-le, ou Mille Merdes qu'on a blessé quelqu'un ou qu'on gigote dans une puanteur insoutenable, bien au contraire, ça permet des fois de ne pas trucider la personne qui est en train de vous écœurer ou de ne plus sentir l'odeur à force de la nommer — il y a bien des avantages, donc, même si l'on aimerait bien, pourtant, quand on dit certains mots : liberté, par exemple, ou fraise des bois, qu'on ait la chose elle-même sous la main, un véritable pouvoir sur soi ou un fruit qui ne sorte pas d'un insipide concours agronomique), or, cette fois, le rêve prenait forme, le bégaiement s'étendait, les bafouillis envahissaient les mâchoires, les syllabes balbutiées se jetaient sur les hommes assemblés comme des bêtes redevenues sauvages, puisque le supérieur à gueule de poing fermé ne vociféra que des bribes de mots, lui-même ébaubi de sa maigre réussite, les soldats interrogés sur ce qui s'était passé ne purent à leur tour que boxer dans des sacs de syllabes éparses et de phrases démantibulées, tout l'arbre du langage meurtri à coups de hache. J'avais vu, en me dirigeant vers le couvent, trois gargouilles crachant une flotte verdâtre qui veillaient sur un vieillard assis sur un banc de grès et nous ressemblions maintenant tous, officiers, soldats et moi, à ces gueules de gargouilles au chevet d'une langue malade crachotant péniblement des mots qui ne ressemblaient plus à rien. Nous montâmes d'un supérieur à l'autre, courant dans des couloirs, ouvrant des portes de bureau, débouchant dans le réfectoire géant sur une réunion des plus hautes autorités, pour constater à chaque fois que les fonctionnaires impuissants se mettaient à bredouiller des ordres, bafouiller des questions, buter sur la plus simple syllabe : ils ne parlaient plus, les mots jaillissaient de flots de salive incontrôlés, les

phrases étaient crachées en allant les chercher bien loin dans le larynx et en les projetant avec force à la figure de l'interlocuteur, ce qui exigeait une provision de mouchoirs pour essuyer les restes de verbe sur un coin de joue ou un peu d'adjectifs qui coulaient sur la main — nous avions affaire à une maladie encore inédite dans les annales de l'épidémiologie, une contagion de bégaiement ! Tout se passait comme si les lettres, jadis postées comme de paisibles sentinelles au coin des mots, se mettaient à tirer dans tous les sens, les plosives en particulier explosaient avec enthousiasme, les liquides coulaient de la bouche dans des filets de bave ensanglantée, les fricatives n'en finissaient plus de fricoter avec les labiales, les palatales, mortes de rire, prenaient lourdement des tournures létales, il devenait impossible d'oublier la matérialité sonore des mots ainsi déformés et vivants : les barricades policières et administratives installées par les autorités du gouvernement pour les protéger des terroristes, des adversaires politiques et des émotions populaires venaient d'envahir les bouches de chaque gardien du temple depuis le sous-directeur de cabinet du secrétaire d'État au Ministère adjoint des Armées jusqu'à la plus haute instance du Pays, notre irremplaçable Président dont la bouche jetait de curieux éclairs bleuâtres, la radio ne retransmettait plus que des gargouillis infâmes, la télé ressemblait à une cour de récréation, le langage était passé à la dissidence, une espèce de prostate buccale se propageait à grande vitesse le long des voies hiérarchiques. Cela n'allait certainement pas m'aider à retrouver ma Cible à abattre ni la confiance de nos gouvernants, surtout s'ils se rendaient compte que le premier à avoir bégayé dans l'enceinte sacrée du Couvent n'était autre que cet envoyé farfelu de Muysbrook incapable de liquider une banale ennemie. Je ne m'en sortirai pas facilement, d'autant que les proportions de l'épidémie s'aggravaient et que toutes les formes de hiérarchie s'en trouvaient dévoyées : quel respect pouvez-vous encore éprouver, comment ne pas rire aux éclats devant le spectacle d'un commandant furieux en train de mordre les mots qu'il tente de prononcer et qui ne parvient à la fin de sa phrase qu'après avoir déterré les racines de chacun de ses éléments par des détours d'une poésie inattendue ? Il ne restait d'autre solution que de légiférer : par décret, avec une rapidité de réaction qui semblait inversement proportionnelle à la

lenteur bégayante des communications, le gouvernement institua, d'abord, le couvre-feu afin d'éviter tout débordement nocturne de paroles inopportunes, ensuite, l'obligation pour chacun de redoubler de façon obstinée et rigoureuse des syllabes commençant ou ponctuant les mots usuels de sorte à octroyer une allure institutionnelle à cette migraine migratoire de la parole, en vertu du principe qu'il faut généraliser par voie réglementaire ce qui ne peut être limité et rendre nécessaire ce dont on ne peut se débarrasser. Cependant, un nouveau problème surgit : à partir de ce moment-là, il devenait en effet impossible de faire la différence entre la contagion proprement dite et sa doublure administrativo-policière, de même qu'il y avait belle lurette que la prison avait constitué le double optique et fonctionnel de l'hôpital. Les phrases écrites devenaient elles aussi illisibles, puisqu'elles devaient reproduire les errances bafouillantes de la parole comme si le langage bébé s'était imposé et tournait autour du papa, du dodo, du caca et du lolo, opérant désormais dans un univers de dents douteuses, de voûtes de palais encombrées et de glottes tragiques, nous combinions le parler et le pas-parler, dilatant chaque moment d'énonciation comme si le temps avait ralenti. Dans le dédale des mots, des couloirs ne menaient plus nulle part, ramenant le présent dans les pas du passé, des murmures nous muraient plus sûrement que des déserts patients, les mépris s'ajoutaient aux méprises, le retard, enfin, était la règle. Comme un silex qu'on frotte contre un autre à l'aube des temps, nous heurtions les syllabes l'une contre l'autre pour que l'étincelle d'un mot puisse surgir, nous remontions les âges, nous revenions aux sources du verbe, car linguistes et paléontologues grassement payés par le pouvoir définissaient dans leurs académies de tutelle comment du bégaiement soyeux des sons le papillon du langage était apparu, et reprenant le pseudo-Aristote des *Problemata*, les philosophes de service soulignaient, l'œil brillant, frissonnants d'émotion contenue, que jamais village d'oiseaux ou tanières de tigres n'avaient résonné de voix articulées : seul l'homme bégaié parmi les animaux, même le vent ne bafouille pas. Plus encore, ce n'était pas seulement une découverte ontologique, dans la mesure où le marquis de Mirabeau — et les érudits s'appuyant, pour leurs arpentages intellectuels, sur certains travaux du professeur Mechoulan,

me permirent ainsi à la fois de me faufler dans les arcanes du pouvoir et de me rapprocher de mon destin —, le père du célèbre révolutionnaire, avait rédigé un *Traité de la civilisation* dont le premier chapitre portait justement pour titre « Le bégaiement » et que les disciples d'Aristote se plaisaient à parler bègue comme lui : bégayer devenait un lien d'amitié et de fraternité parmi le lot commun des hommes, puisqu'au lieu de se tenir de plain-pied dans le silence ou dans le langage, les individus logeaient soudain dans l'entrouvert, dans l'intimité d'un repli des mots, dans la chaleur d'une enfance retrouvée et assumée — au moins était-ce les raisons données par les autorités au moment où ce n'était plus le monde qui venait se déformer et se reformer sur le miroir troublant de la mélancolie, mais la capacité pensante du sujet qui voyait sa liberté intérieure vaciller dans les dédoublements nominaux et les adjectivités qui l'assaillaient. On sentait alors les mouvements violents de la bouche qui parle : en effet, à chaque instant, nous mâchonnons les noms, suçons les verbes, toussons les phrases, de sorte que le corps apparaît à la surface des mots — hors du cri primitif, mais chargé du poids du corps dans la voix, le bégaiement fait du langage un chœur social de sons, dont les significations, suspendues à un souffle toujours incertain, renvoient pourtant à une naturalité immédiate, à la fois peur et désir du social, pris dans la mélancolie de la culture moderne, le bégaiement en fait éprouver les beautés de la construction et l'étrangeté du langage — car, même maternelle, même nationale, c'est toujours une langue étrangère que parle l'homme civilisé. Je ne suis pas la phrase que je prononce, ces mots-là n'importe qui a pu les utiliser et même les agencer d'une manière à peu près similaire, pourquoi devrais-je être seul tenu responsable de ce qui appartient globalement au public ?, les graines qu'on me donne au marché et que je plante sur la place publique germent pour tout le monde et je n'ai rien pour m'en prévaloir. Tous les mots dès que je les prends mentent d'une certaine manière puisqu'un autre pourrait leur faire signifier d'autre chose, voire des trucs exactement contraires s'il est assez habile ou que la langue le lui permet ; pourtant, les mots ne cessent de dire la vérité, leur petite vérité à chacun, et moi je tisse ensemble ces petites meneries véridiques et ces véritables mensonges dans des récits de migrations et

d'ogres. Quand on ajoute à cela les effets des dilatations grotesques des mots par les bègues multipliés qui couraient dans les rues avec leurs jambes de bois martelant le pavé du langage, où reconnaître la part de vérité de chacun ? Là résidait peut-être la véritable Révolution dont jamais aucun gouvernement ne pourrait se remettre, puisque chaque phrase paraissait, désormais, regarder avec les yeux plissés et un sourire en coin les anciens manipulateurs, les loups du lexique légal et les démons en velours rouge des démonstrations. Le brouillard tombait vite sur la ville pour mieux faire comprendre aux lecteurs qu'il ne sortirait rien de bon de tout cela — j'attendais quand même, mais qui accepterait de crever ce silence épais et humide étendu sur les maisons comme un coton imbibé qui s'égouttait lentement ? Je n'aurais pas dû rester si longtemps auprès de ces ruines, car des souvenirs s'en échappaient et d'anciennes existences apparaissaient par bribes dans un halo d'ombre, s'accrochant au revers de ma veste, pénétrant dans le creux douillet de mes poches, collant à ma peau ainsi que des sangsues ; j'aurais dû reculer, me mettre à l'abri dans le clair du jour et sur la route oubliée ; j'aurais bien dû décamper comme on fuit instinctivement une bête sauvage ; cependant, je ne voyais rien dans tout ça qu'un flottement anodin, une escorte silencieuse, des vies qui, à leur tour, bégayaient. Protago s'abattit sur moi comme un de ces gros insectes du genre bourdon qui tournent, vrombissent et finissent toujours par vous piquer quelque part : il me murmura que cette épidémie cesserait certainement lorsque j'aurai enfin réglé son compte à ma Cible — qu'est-ce que j'attendais ?

[...La suite au prochain numéro...]



Richard-Max Tremblay, *Soubresauts #83*, 1997, huile sur photographie, 24 x 19 cm